

Estelle Rocchitelli

Après la brume



Dalva

Estelle Rocchitelli

Après la brume

Roman

Dalva

© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont
2024

ISBN : 978-2-487-60003-4

Dépôt légal : août 2024
Conception graphique : Rémy Tricot
Photo de l'autrice : Droits réservés

Éditions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris
info@editionsdalva.fr

*Encore une nuit où tout est calme, pas un bruit, rien
À part vos souffles réguliers, à côté
Encore une nuit sans sommeil, sans raison, juste
Une flopée de choses un peu floues, tout autour*

*Alors on sent très bien le bout du lit et les murs
Se resserrer, se refermer, sur on ne sait trop quoi
Alors on sent très bien nos mains se crispier et se tendre*

Se diriger, se refermer, sur on ne sait trop qui.

Tout est calme, Yann Tiersen

Yuna

Je me souviens des choses que je n'ai pas vécues. Les femmes debout devant la maison, les mains qui battent sur la poitrine, les souffles qui brûlent et défient le vent. Le chœur des femmes debout, la maison de ma mère, les chants qui sortent des bouches, le ciel de plus en plus noir. Le ventre rond, la peur de la croix posée sur la table, pour chaque ventre rond il y a une croix posée sur la table. Quelqu'un s'en va, une lettre revient et un autre pose pour lui la croix sur la table.

Je m'en souviens comme si j'étais là. La lande d'avant ma naissance et ma mère qui fend les bruyères, le geste ample de ramener la jupe contre son corps, le tissu qui s'accroche aux herbes hautes. Des masses abruptes au-dessus et il faut marcher, il faut avancer, on ne doit pas se trouver là. Le ciel précède ma mère vers la maison près du phare. Le ventre tendu sous la robe, le vent gonfle les plis, écarte les coutures, donne à

manger aux jupes qui enflent. Je suis dans son ventre, sous le nombril et je n'ai pas encore conscience de moi-même.

Les jambes reconnaissent la route du phare. Elles savent l'odeur des bruyères sous les premières gouttes, elles savent le vent furieux avant qu'on ne l'enferme sous le pas de la porte. Elles devinent l'inquiétude de ma mère pour mon père, ou pour un autre. Seule ma mère connaît les hommes qu'elle a perdus. Ils restent autour d'elle, murmurent dans les coins, ils sont debout dans la maison basse, autour de la table, le long des murs. Ils murmurent dans les coins et personne ne les voit. Parfois elle se lève, les disperse des bras, leur ordonne de se taire.

Dans la maison basse, il y a mes sœurs, mon frère, et les femmes du village. Les femmes ont préparé le linge, déployé la couche, le lit, les draps ouverts pour recevoir les hanches de ma mère, ouvrir ses jambes et recueillir les cris. Agitées, sages, elles comptent les pas de ma mère de la lande jusqu'au phare, elles comptent les premières gouttes qui dévalent le toit, elles comptent les secondes qui pleuvent de la foudre au tonnerre. Mon frère pleure car ma mère n'est pas là. Il ne m'entend pas, qui lui dis de m'attendre.

Je me souviens des parois du ventre de ma mère, des secousses qui portent, de la nuit rassurante. Je

voulais rester dans la nuit. Les ombres hospitalières, les mains de ma mère qui traversent son corps, me portent en courant dans la lande. C'est mon premier voyage. Un tambour bat de plus en plus fort. Celui de ma mère, qui cogne ses côtes, me tend au-dehors. La tempête, ma fille, elle fait les présentations, elle se presse, elle court parce que déjà le séisme commence dans son ventre. La danse viscérale, le tambour, les parois qui craquent, la descente jusqu'au fond de son corps. Puis la peau râpeuse des mains qui m'arrachent à ma mère, ma peur salie des voix qui m'entourent. Le monde hurle. Pour ne pas être en reste je crie moi aussi.

Depuis le premier jour, je sens le grain venir. Ça préviend entre les genoux, aux arêtes des poignets. C'est infime et ça gratte, sable qui roule entre mes nerfs. Au soir du soixante-seizième automne, je marche dans la plaine. Les champs prennent vie plus fort que d'ordinaire. Il faut avancer, avancer avant que le vent ne devienne un mur. Je vois au loin ma maison basse, ses volets battants. La lande se démène sous mes pieds de vieille, qui flottent dans les grandes bottes grises. Je repousse la tresse derrière mon épaule, la sens battre contre mon dos. Sous le corsage, la petite médaille, l'odeur de l'étain qui pique avec la pluie.

Devant la maison, les pots de fleurs roulent entre les dalles. Je pousse les volets, verrouille la porte, laisse le

jardin derrière moi. Le chemin monte vers les rochers, les gouttes dans les yeux, la nuque, les cheveux comme des insectes autour du visage. Je retrouve la clé, la porte claque, le silence humide du phare.

Les escaliers glissent. Je grimpe lentement. À l'intérieur, le vent laisse un répit. Tourner, tourner, et là-haut il fait froid, les mains se cachent sous les jupes pour ne pas geler. Dans la petite pièce ronde, la lampe ne brille pas, les vitres reçoivent la pluie, mon frère est là qui veille, sur son banc de bois. Je regarde la grande vitre ronde. La nuit est déjà là. L'horizon aveugle, les éclairs déploient leurs sillons sur la mer. Quand ils touchent les vagues, l'île devient blanche. Pousse-toi un peu, je dis à mon frère, et je m'assois près de lui.

En face la mer s'étire, les flots se déchaînent, ils ont bien le droit, ils sont libres, au large il n'y a rien. Les bateaux ne passent plus ici. Près des falaises, sous les trombes d'eau, je distingue un point lumineux. La lampe trace des arcs sur le sol, la plaine se referme sur la femme qui se fraie un chemin dans les herbes mouvantes.

C'est elle qui arrive à l'orée de l'automne, avec les tempêtes, descend du bateau, disparaît dans les terres. Son sac de soldat sur le dos, elle niche au creux des falaises, passe ses journées dehors et repart en novembre

PREMIER JOUR

Tina

C'est le silence qui m'a réveillée. La couverture est tombée par terre et mes pieds dépassent du lit. À travers le velux il fait encore noir. Le vent s'est calmé, un meuble craque dans une chambre à l'étage, la vieille commode de cèdre qui tremble parfois. J'écoute encore les échos de la nuit, enfile un pull, un deuxième, retrouve les savates perdues sous le tapis. Ça sent l'humidité, la cendre.

Les chaussettes minuscules sont alignées sur le radiateur du couloir. J'en ramasse une sur le plancher, la replace au milieu des autres. Comme toujours, je m'arrête devant la porte de la chambre de Raph. Ça respire dans l'entrebâillement.

Les escaliers protestent sur mon passage. L'odeur de la pierre froide, les tapis roulés sous les portes pour colmater, gorgés de l'eau de la tempête. Le poêle s'est

éteint. Dans la cuisine, le chat tourne autour de mes jambes, je reste debout devant l'évier, mes pulls sur le dos. La grande fenêtre donne sur la lande. On ne voit rien mais je devine le jardin sans clôtures, le sentier qui passe, les falaises tout près. D'ici on peut entendre la mer.

D'habitude je descends plus tard, je me réveille avec le soleil. Cette nuit je ne sais pas, c'était différent. Je dormais les yeux ouverts. Des sternes arctiques cognaient à la fenêtre, plongeaient en piqué, grigno-taient mon crâne. Des pensées venues du nord glissaient sous la surface. Avec la tempête, je sentais les masses se déplacer, se broyer dans mon ventre. J'ai vu un endroit que je ne connaissais pas, un visage étranger sous une capuche grise, et tout me semblait familier. Je n'arrivais pas à relier les visions.

Et puis brusquement, à une heure incertaine, je me suis rendu compte que j'avais oublié de préparer les affaires de Raph pour le lendemain. Je me suis levée, ai marché en somnambule dans le couloir, je les ai vues, pliées et rangées sur la petite chaise, devant la porte de sa chambre. Rassurée, j'ai retrouvé mon lit, me suis rendormie, et à la seconde où le vent est tombé, j'ai ouvert les yeux.

Puisque je suis levée je peux faire ce truc que font les mères. Sortir les bols, mettre le chocolat dans la tasse,

couper du pain. Je cherche la cuillère préférée perdue au fond de l'évier. Le gros frigo tremble. La lumière tombe devant la porte ouverte, le lait a tourné. J'ouvre un placard, prends une autre bouteille, respire le calme de ce qui n'est pas encore le matin.

Au milieu des confitures je repère les céréales, entrouvre le paquet, croque pour vérifier le goût. Je m'en sers un bol que je mange debout devant la fenêtre. Dehors, la nuit perd de l'épaisseur. J'attrape les céréales à même le paquet. Le chat mange aussi, les croquettes tintent contre la gamelle.

Et puis ça remue à l'étage, petits pas nets contre le plancher. Le paquet de céréales terminé, je jette l'emballage, retrouve les biscottes au fond d'un placard, deux dans une assiette, beurre et confiture.

Elle descend l'escalier. Ses pieds ne font aucun bruit sur les marches. Arrivée en bas, elle appuie sa tête contre la rampe. Sa joue a gardé la marque de l'oreiller. Bonjour le moineau.

Un son indéterminé s'échappe de son nez. Les yeux à demi fermés, elle vient buter contre le poêle éteint. C'est quoi ça maman ? dit-elle en montrant la table. Je hausse les épaules. Le petit-déjeuner, je crois.

Elle s'approche de la fenêtre, titubant de sommeil, ses cheveux comme un petit radiateur autour des joues. Son pyjama trop court remonte sur ses pieds nus. J'attrape un plaid, le passe autour d'elle. Elle se colle à mes jambes. C'est vraiment le matin ?

Bientôt, je dis. Regarde. Je la soulève, la hisse sur le bord de l'évier.

Tu vois le trait rose, là-bas ? Je montre avec mon bras, laisse ma joue collée à ses cheveux. Elle renifle, appuie le nez contre ma bouche. Maman, tu sens les céréales.

On reste longtemps devant la fenêtre. La gamelle est vide, le chat s'est éloigné sans faire de bruit. Elle reste contre moi, petit animal, son odeur de sel et de lit défait, la chaleur s'imprime doucement sur ma joue. Regarde, maman.

Le soleil a grimpé en haut des falaises, et la crête des champs brille. Là-bas, derrière le sentier, une tente perce le brouillard.

Alma

Les jambes encore dans le duvet, je fais glisser le réchaud dans l'herbe trempée, creuse le sol avec la bouteille de gaz. Mes doigts se piquent à la gourde. L'eau remplit la casserole, le briquet, murmure du gaz qui dessine la chaleur dans la brume. Quand les bulles remontent à la surface, je verse le thé, les feuilles enflent et s'étalent. Je pose la casserole et me lève pour aller pisser.

Accroupie au bord des rochers, les pieds dans les chaussures mal lacées, j'admire le combat du soleil contre le brouillard.

La tente m'attend à l'écart du sentier. Les vêtements étalés, chaussettes, cape de pluie. Dans la casserole j'attrape les feuilles de thé, les retire. J'ouvre une boîte, mange les maquereaux avec les doigts. L'huile coule dans l'herbe. Les arêtes crachées, j'attrape la casserole et emporte mon thé sur les rochers.

J'ai dormi dans les ruines, entre les pierres, la terre coincée dans les cheveux. Aujourd'hui je veux aller au phare, dire au revoir avant de reprendre le bateau.

Le dernier jour j'essaie de ne pas penser à la ville qui m'attend de l'autre côté. L'île est dans mon corps. Mes jambes massives des pas sur le sentier, j'ai oublié le lit, l'électricité, le chauffage. Je ne sais plus bien marcher sans le sac, je ne sais plus dire bonjour, les yeux dans les yeux.

Ici je m'arrange avec le vent, le sol, le rythme des marées. Avec ce corps qui finit par me porter. Les premiers jours ça se plaint, ça ne tiendra pas, c'est la dernière fois qu'on fait ça, rentre chez toi, prends un café, reste à l'abri.

L'abri c'est l'île et l'espace partout.

Rien ne cogne ici. Une voiture par jour sur la route. On dit bonjour, et c'est tout. Les yeux se lèvent, se croisent très vite, sourire ou pas. Personne ne demande ce que je fais là. Quand l'automne avance, les mollets solides, les cuisses campées sous le sac, mon dos ne ploie plus. Sortir de la tente le matin, l'air comme une gifle, et je ne sais plus comment faire pour vivre autrement.

Le dernier jour, j'essaie de ne penser à rien. La boule au ventre, je la garde pour la descente du bateau, la remontée du port au centre-ville, la nuit, lumière et

bruit partout. La clé dans la serrure, les murs blancs, la table en formica et les volets roulants. Sous l'évier, l'eau de Javel, la soupe réchauffée dans la casserole. J'expire, laisse les pensées rejoindre le brouillard.

Les gorgées de thé tombent dans l'estomac. Le cormoran rit, quelques étages en dessous. Ses plumes sèchent dans le gris. Je pose la casserole sur mes genoux, étends les bras comme lui pour voir. Autour, les autres sont là. Les craves qui zonent près du campement, le pinson à l'accent d'ici. Un rouge-gorge crache des notes humides à travers la lande.

Les lendemains de tempête, tout est au ralenti. L'avion se pose plus tard, le courrier est livré dans l'après-midi, on attend l'approvisionnement à l'épicerie, au bar. Le temps de quelques heures les îliens vont boire du thé, des grogs, fumer des cigarettes. Quand le ciel sera clair ils descendront glaner ce que la houle a ramené, et les plus courageux entreront dans la mer.

Plus bas sur la plage, j'entends craquer le sable. Je reconnais les frottements, le plastique de la combinaison. Le souffle encombré. Elle vient à l'aube, quand la mer le décide. Je remonte la fermeture de ma polaire, frissonne. Le cormoran a pris son envol, la nageuse s'est jetée dans l'eau glacée.

Marielle

Je descends quand la tête est trop pleine. Quand je ne sais pas par quel bord attraper une journée, je jette une serviette dans mon sac et referme la porte du bungalow. Les cheveux encore trempés, j'enfile ma combi, trébuche sur la terrasse, traverse le jardin et passe le portail toujours ouvert. Je n'ai pas encore eu le temps de me réveiller.

Mes pas font toujours trop de bruit sur les graviers de la route. Il fait froid, je suis toute seule avec mes pensées qui se déroulent jusqu'à la mer. Levée tôt et déjà cette colère qui ronge, qui me remplit les paumes, soulève mes omoplates et empêche le souffle de sortir droit. J'ai mangé très vite et me suis échappée de la cuisine, laissé le sourire de Greg. Toujours à table plus tôt que moi, les céréales qu'il jette dans sa bouche, son rire à six heures du matin. Sa tendresse. Toujours, ça me désarme. Dans ma bouche c'est du magma de

mots, je n'arrive pas à dire que le taux de syllabes est déjà dépassé, qu'il va falloir attendre l'heure où je pourrai aligner des phrases entre nos bols de lait. Greg passe la tête dans mes cheveux, chatouille mes oreilles, pose son odeur contre la mienne. J'esquive.

Sur le chemin qui descend vers la mer, je me demande pourquoi je ne sais pas aimer comme il aime. Sans réfléchir, le regarder avec cette évidence qu'il porte sur son visage quand il me voit entrer. Cueillir la chaleur qu'il dépose sur mes épaules, m'en faire une couverture, au lieu de mes réflexes de brute, reculer, cogner, se pencher pour mieux encaisser. Ressasser, ressasser, tout reconsidérer. Je veux tendre les bras sans me demander comment c'était hier, ce qu'il y aura demain, comment on fait pour que ça dure. Il construit le château de sable sans en avoir l'air, et je soulève chaque seau pour voir ce qu'il y a dessous.

Les pensées sont un petit moteur qui m'entraîne jusqu'à la plage. Elles brûlent la peau à force de rouler. Arrivée au bord, j'abandonne le sac et entre dans l'eau.

En quelques secondes, l'électrochoc du froid, les milliards de bulles s'agrippent et se collent aux hanches. Tout ce qui est en trop se décroche et tombe au fond de l'eau. Le reste s'arrange, se recompose. D'une main je relève, attache mes boucles, laisse le chignon

retomber sur ma nuque. Je plonge. Au fond de l'eau, c'est lourd, c'est doux, le sel se froisse et enveloppe, la couverture se déploie. Mes genoux touchent mon nez, mon corps est ramassé, recroquevillé sur lui-même, la combinaison comme une écorce qui protège du froid. Je garde les yeux fermés et tourne lentement sous la surface.

Quand le corps s'ouvre, les épaules, les yeux, l'eau entre sous les paupières et les bras, les jambes se déploient, immenses. Je vais au bout de mes orteils. Les cheveux qui ondulent échappent à l'élastique. Mes pieds appuient au fond de l'eau, et je progresse, là où la mer est plus large. Je nage et plus personne ne décide, il faut avancer, ne pas s'arrêter. Aller au plus loin. Nager c'est oublier, et souvent je ne sais pas ce que je fais, mes jambes appuient contre le vide, j'avance, c'est comme un rêve, être au milieu de rien, sans accroche, sans endroit où s'arrêter. La rage se transforme en remous, les vagues déferlent et je reste dans le silence bruyant de l'eau.

Et puis il faut respirer, alors je retrouve le sol, j'appuie, remonte au-dehors. Vidée de tout. Plus rien ne pense à l'intérieur, j'ai enfin la place en moi pour regarder autour. Mes jambes arquées retrouvent le sable et le silence. Les algues retombent le long de mes chevilles. Je passe une main dans mes cheveux, échoués sur les épaules. Un chien erre sur la plage, près de l'épave

rongée par la rouille. Dans mon dos, la mer commence à redescendre.

Je me souviens de la première fois ici. C'était début septembre. Le vent avait soufflé toute la nuit, et je voulais savoir à quoi ressemblait la mer après la tempête. À tout hasard j'avais pris une serviette et un maillot de bain. Le soleil s'attardait encore sur l'île. Sur le petit sentier qui dévalait les falaises, je me suis arrêtée. Je n'avais jamais vu ça.

La baie était entièrement recouverte de bois flotté. Des planches isolées, des rondins immenses, piles de stères entassées les unes contre les autres. Les oiseaux de rivage piquaient dans les débris, creusaient le sable à la recherche de nourriture. Quelque part au large, un bateau avait déversé sa cargaison dans la mer. Mes sandales à la main je m'étais frayé un chemin entre les amas de bois. De grands traits bruns flottaient dans les vagues, venaient cogner mes pieds. La mer était une forêt de planches.

J'avais abandonné l'idée de me baigner, tourné le dos à l'océan. Mes pieds s'étaient coincés dans un rondin et j'avais manqué de m'étaler sur le sable. Quelqu'un avait ri quelque part sur la plage. Un mec tout seul près de l'épave, des planches plein les bras, les cheveux coincés dans une capuche grise. Il avait ri encore, un grand rire rauque, et j'avais su que je ne repartirais pas.

Maud

La salle sent le propre et la poussière. Les enfants ne sont pas encore arrivés. La bouilloire tressaute, je verse l'eau, respire les feuilles qui se détachent, une à une. Dehors le ciel s'éclaircit à peine.

Toujours en avance à l'école, je laisse les clés sur la porte, dépose ma sacoche au pied du bureau, installe les cahiers en pile nette. Le sol brille, le tableau est lavé, les chaises alignées sous les tables. Les fleurs apportées le premier jour sèchent dans leur bocal. Le long des fenêtres, les pots de yaourt peints à la main, les galets, les empreintes de mains et les dessins punaisés de travers. Tout est là depuis longtemps. Assise sur la chaise, je lisse ma jupe du plat de la main.

Je suis arrivée juste après la rentrée, pour remplacer l'instituteur en congé maladie. La mission devait durer une semaine, je suis toujours là. Ma valise est sous le

lit, mes vêtements sur les étagères, la factrice me salue le matin en déposant le courrier.

Les premières voitures se garent devant l'école. Le collègue traverse la cour, ouvre le portail. Certains enfants viennent à pied, seuls ou à plusieurs, cartable sur le dos. Ils se retrouvent en grappe dans la cour, échangent leurs goûters, se racontent les nouvelles d'une petite voix fébrile. La tempête ! la tempête ! j'entends à travers les vitres. Je les sens familiers de ce climat avec lequel je tâtonne encore. Les chemins de l'île, les marées sont inscrits en eux, comme en moi les rues parisiennes.

En ce moment, le temps se presse, les jours raccourcissent, tout file très vite vers le soir. Les enfants rient et je me sens comme eux, parce que c'est vendredi et que ce soir je prends le bateau pour le continent. Marek est arrivé, il m'attend, et ça fait longtemps qu'il n'a pas posé le pied sur le sol de Bretagne.

Les voix se font plus faibles, dehors. Pascal est descendu chercher sa classe. J'abandonne la tasse sur le bureau, replace quelques chaises et vais ouvrir la porte. Le froid d'octobre imprègne la salle. Les enfants montent l'escalier, se bousculent, retrouvent leurs places, accrochent les sacs aux portemanteaux. Je les regarde s'installer. Les joues rougies par l'arrivée du froid, les cheveux élec-

triques, ils jettent les cirés sur les crochets. Les chaussures laissent des chemins humides sur le sol.

Je passe entre les tables, distribue les cahiers. Millie a posé les mains sur son bureau, l'air assuré de celle qui en sait plus que les autres. Elle passera bientôt en classe supérieure. À côté d'elle, Joe ne tient pas en place. On dirait que son corps n'a pas été conçu pour rester assis sur une chaise. Il se balance, se penche vers son frère, Marin, le même visage, les mêmes yeux verts. Marin a cette capacité de se transporter à des kilomètres sans bouger. Je tends un cahier à Soizic, le sourire sous ses lunettes, les barrettes qui tombent de ses cheveux si fins. Elle mordille sa manche, fait tomber un crayon. Soizic a l'air drôle même quand elle ne rit pas. Plus loin, c'est Edwin, ses salopettes velours, le front toujours froncé, ses efforts inquiets pour progresser. Près des portemanteaux, Raph, la plus jeune, ses pieds qui ne touchent pas le sol. Sa voix ne sort pas toujours, ou les mots se bousculent à la suite des autres, ça fait rire tout le monde. Puis elle se tait pendant des heures.

Les matins d'octobre, pas bien réveillée, quand la ville me manque, ils entrent dans la classe bien trop grande pour eux, et j'oublie le reste. Je les regarde vivre. Les premiers jours sur l'île, les conversations qui s'arrêtent à la boulangerie, l'épicière joviale pour les gens du bourg, brusque avec moi, la monnaie rendue.

Je pensais ne dis rien, pas tout de suite. J'observais les autres m'ignorer. Les enfants, non. Les enfants m'ont dit bonjour maîtresse, et se sont assis. Dès le premier jour, ils m'ont acceptée.

Les devoirs corrigés, on range les cahiers, dans les casiers sous les tables, jusqu'à lundi prochain. Le vendredi, c'est jour de promenade, jour des sandwiches mangés dehors près de la mer et de la grande épave couchée sur le sable. L'envie du dehors, c'est ce qui les tient calmes encore une minute. Les cahiers refermés, à peine la sortie annoncée, les manteaux sont déjà enfilés. En grappe devant moi, ils se bousculent dans l'escalier. Je les ralentis, attrape des mains sur leur passage.

En rang deux par deux, je m'amuse de cette file minuscule qui quitte la cour de l'école. Déjà au village, les mains se séparent, et le rang se brouille. La tempête a laissé des traces, et ils comptent les poubelles renversées, les branches cassées dans les rues. Une voisine les salue au passage, remet en place ses pots de fleurs. Devant l'épicerie, la tenancière installe les cagettes de légumes.

Passé l'église, les maisons se font plus rares. Les étourneaux ont leur dortoir sur les fils électriques. Les enfants les imitent, admirent le flegme des moutons, impassibles derrière les clôtures. Je m'étonne qu'ils ne

se lassent pas. La promenade est toujours la même, mais leur joie est intacte devant ce qu'ils croisent.

La grande route est humide de pluie. À gauche, le sentier coupe par les champs. Les bottes aux couleurs vives se dispersent dans l'herbe, silhouettes fines dans la lande. Je les laisse sautiller, marcher à cloche-pied, trébucher sur les mottes de terre, les rassemble de la voix. Joe court si vite qu'il bouscule Edwin, qui tombe et se relève, les mains sur les genoux. Millie les réprimande. Martin cueille des brins d'herbe qu'il glisse dans sa bouche. Soizic cherche ses lunettes qui sont dans sa poche, Raph glisse sa main dans la mienne.

Le chemin passe près du vieux lavoir. La fillette s'arrête, lâche mon bras, son ciré jaune devant les ruines. Un oiseau s'est posé sur le mur mangé par la mousse. Passereau à tête noire, écharpe blanche, ventre roux. Le chant est fluet, à peine grinçant, cassette qu'on rembobine. Un tarier pâtre, chuchote Raph, en s'approchant du muret. L'oiseau chante toujours. L'enfant s'est arrêtée près des restes du bassin. Le tarier se tait et personne ne bouge, l'oiseau sur le mur, la fillette aux yeux noirs, calmes et décidés. L'air s'emplit de sa patience.

Un cri derrière nous, et je vois Joe s'enfuir sur le chemin qui file vers les falaises. Laisant les ruines, je me précipite. Ralentis, Joe ! Je m'époumone, Millie en

écho. À la hauteur du garçon, je freîne sa course, l'attrape par la veste et entoure ses épaules de mes bras. On se calme, Joe, je murmure, et les enfants nous rejoignent, présences diffuses, les petites mains s'agrippent à mon manteau. Je noue les bras entre eux, retiens Joe près de moi, guide Soizic qui regarde par-dessus les verres de ses lunettes. On reste groupés, on ne court pas, j'ordonne en tempérant ma respiration, maintenant ça va descendre un peu, bientôt on arrive à la plage.

Regarde, maîtresse, dit Edwin, la mer n'est plus là.

Tous tournent la tête. Un grand pan de brume arrive de l'océan, s'étend jusqu'au sable, avance lentement. Un chien passe près de l'eau. Le mur blanc se mêle à l'écume, enveloppe les vagues, se propage jusqu'aux restes du bateau abandonné sur la plage. Le brouillard entoure l'épave, traverse les murs de bois et de béton gris, les contours se désagrègent, c'est une masse claire, un écran gris devant les yeux. Serrés contre moi, les enfants observent, étonnamment calmes. Les souffles légers se perdent dans le froissement des cirés. Les uns contre les autres, au bord de la falaise, on regarde la plage disparaître.